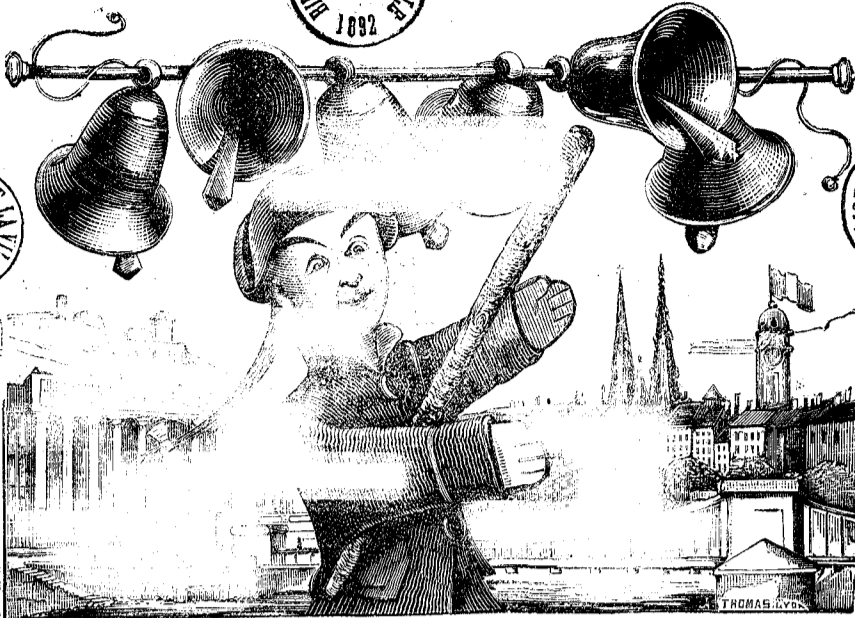


LE CARILLON DE ST-GEORGES

RÉPUBLICAIN
HEBDOMADAIRE



SATIRIQUE
ILLUSTRÉ



Abonnements :

LYON..... Un an 8 fr. — Six mois 5 fr.

Réclames..... la ligne 1 fr.

Annonces..... — » 50

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Rédaction et Administration :

48, Rue de la République, à l'Entre-sol.

VENTE EN GROS : Rue de Jussieu, 1.

AU DÉTAIL : Chez tous les Libraires
et Marchands de Journaux.

Nous rendrons compte des ouvrages dont on nous aura envoyé deux exemplaires.



SOMMAIRE : Notre programme. — Carillon, par GUIGNOL. — Blanchette (sonnet), par Paul AVENEL. — Revue de la semaine. — Au général Carteret-Trécourt. — Nos journaux. — Tribune du travail, par NON-NEMO. — A travers nos théâtres. — Balivernes.

NOTRE PROGRAMME.

A la vue de ce titre, le lecteur sceptique esquisse un sourire et murmure : « Ah! bon! un programme! merci bien! à d'autres... nous la connaissons!... »

Aussi bien notre lecteur sceptique n'a pas tous les torts; des programmes, on en trouve partout. Quel est l'homme qui n'a pas eu son petit programme à l'aide duquel il a amorcé ses congénères?

Mais il y a loin de la coupe aux

lèvres, de la rédaction d'un programme à son exécution.

Nous venons tout simplement vous dire, en fait de programme, ce que nous sommes, et ce que nous voulons.

Nous sommes républicains sans épithète, nous sommes vaccinés et indépendants, n'appartenant à aucun comité, à aucune coterie, à aucune société pas même à celle d'admiration mutuelle, dont font partie, hélas! beaucoup de nos illustres (?) confrères de tout format.

Nous voulons faire notre petit bon homme de chemin, dire à tous la vérité, chatouiller désagréablement l'épiderme de tous les grotesques qui passeront à la portée de notre plume; nous tâcherons d'écortcher le moins possible les épidermes en question, nous en ferons de même pour la langue française.

Et sans espérer de jamais l'égaliser, —

il est trop spirituel et trop bien écrit pour cela, — nous avons pris pour modèle le Charivari lyonnais, le mieux fait des journaux de province, la Mascarade aujourd'hui la Renaissance.

Notre journal est donc républicain, indépendant « tricolore et sans livrée. » Il est patriote, chauvin dans la bonne acception du mot; aussi donnerons-nous l'hospitalité la plus large à toutes les sociétés qui, à un titre quelconque, s'occupent du relèvement de la Patrie.

Nos sociétés musicales auront droit aussi à notre concours.

« Les cœurs sont bien près de s'entendre, Quand les voix ont fraternisé, » et nous sommes de ceux qui croient à l'utilité de la musique.

Les fils des croisés et les garçons coiffeurs qui s'intitulent gommeux ou poisseux ne trouveront pas dans le Ca-

rilion la pâture appropriée à leur intelligence (??).

Quant aux filles de brasserie et autres, nous leur laissons faire tranquillement leur petit métier, et nous n'en parlerons jamais.

Nos lecteurs ne voudraient pas que nous disions d'elles qu'elles sont jeunes (?) autant que belles (?) et spirituelles (?) autant que jeunes et belles (??)

Le bon sens public fait tous les jours la démonstration du contraire.

Une classe de travailleurs est complètement délaissée par la presse, celle des employés de commerce. Elle est cependant assez intéressante, assez nombreuse pour que nous nous en occupions.

Nous aurons donc une Tribune du travail à laquelle tous les intéressés pourront collaborer.

Nous bornons là notre programme, — pour le moment du moins, — tout est perfectible, et, pour arriver à faire un journal complet, nous faisons appel à toutes les bonnes volontés, à toutes les intelligences.

Et nous prenons immédiatement comme principal collaborateur le grand public lyonnais.

Aussi partons-nous carrément du pied gauche, libres de toute attache, au cri de :

En avant! Vive la République!

La Rédaction.

CARILLON

Allons donc! voulez vous ben laisser mon sarsif tranquille, tas de bugnasse! mais, nom d'un rat! sont-y bassins, ces melachons que vont quasiment tout me dessempiller, si ça continue. Un moment donc; c'est p'encore à votre tour. Attendez d'abord que j'oye coqué tous mes charmants petits belins, ces chenu-sees colombes que s'esclaffent de rire en revoyant ma binette, et pis que je serre la cuillère aux frangins de St-Georges, de Bretteaux, de la Croix-Rousse, de Pierre-plantées et de la Guille, de tout Lyon et de la France, quoi!...

Oui, les gones, c'est votre vieux t'ami Guignol que revient, et pour de bon, vous devider de canettes de moralisance philozophoque et z'impolitique.

Si vous pouviez apincher tout ce qu'y m'est z'arrivé du depuis que je n'ai pas fait marcher mon rouet à bajafferie, vous vous abozeriez les uns sus les autres et vous allongeriez vos plats à barbe en ouvrant de chassiss comme de portes de granges. Ah! la bavarde me demange de vous dégoiser toutes les histoires que j'ai mis de coin, sans compter une rabeuté de vartigoleries que vont vous décapiller les boyes et vous faire peter l'embunil!

Maginez-vous, mes pauvres cavets, que j'avais voulu reprendre mon métier, remonter sus ma banquette et sigroller le battant; je ne voulais plus m'occuper de journalisterie, et j'avais cassé ma griffardine dans l'encritoire que n'avait chaviré z'en barbouillant tout mon papelard.

J'avais interposé ma trique chez un partiquyer que l'a remisée dans son galletas, c'tte ganache! si c'est ben Guieu possible. Mémement que je lui avais prêté mon chelu, qui me l'a laissé tout encrassé, qui n'y mettait point d'huile, c'tte buze, aussi y n'éclairait pas, c'est pas malin z'à comprendre, y gn'a ben sur qu'un *bedoin* pour me l'avoir mis dans c't état là. Aussi nom d'un rat! n'y a pas évu moyen d'y tenir; sitôt que j'ai vu rire le rouleau de darnier, le questuini n'était vide, j'ai dit à la Madelon de pu faire de canettes et j'ai rendu ma pièce au patron.

Alors j'ai ben netoyé la cambuse, j'ai donné le chelu à Cadet, qu'est un mami qui s'y connaît-y n'a fait son apprentissage chez un magnin de la place de la Trinité-j'y ai dit de bien l'astiquer, d'y mettre d'huile et z'une mèche neuve paceque, aujourd'hui, nous devons tous nous réunir pour manger z'une fricassée de gras-double et n'un cent de bugnes. Juste, les v'la que s'amèment!.

* *

Etpis quand tous les copins sont z'arrivés, qu'on a z'évu bien baffré et que Gnaffron n'était en train de licher la dernière chopine, j'ai enlevé les z'iraignes que s'arrappaient après ma tavelle et j'y ai mis un beau floquet à trois couleurs, que c'est la Madelon qu'a voulu elle-même y faire le nœud, et qu'elle en a profité pour me glisser tout fort dans

le tuyau de l'oreille: « Je t'aime comme ça, mon Guignol! Quand ton bras vigoureux caresse avec ta trique l'épiderme poisseux de ces insolents qui osent porter leurs mains sales sur ta Madelon! Ils croient pouvoir la prendre par la taille et la traiter comme leurs courtisanes! Arrière, vilis laquais! Guignol est là pour me faire respecter!.. »

Oui ben sur! que je lui rebrique en la coquant ben fort, tu peux compter sur ton Guignol et pis sur nous tous, te pas les amis, que vous ne voulez pas lâcher votre vieux triqueur?

Eh! v'la Gnaffron, Cadet, Henry, Cogne-Mou, Claque-posse, Bibi et jusqu'au facteur à qui j'avais flanqué z'un ratichon parcequ'y n'avait z'oublié de porter notre lettre au grand citoyen poète Victor Hugo, tous se mettent à pincher à n'en faire débarouler la tour Pitrat, si elle n'était encore de ce monde: « Oui, Guignol, nous voulons tous rester sous ton drapeau, qui est celui de l'honneur et de la patrie. »

Marci! les frangins! pisque nous sommes d'accord pour faire de collagne, nous tiendrons tati, et quand même y faut s'en voir de toutes couleurs sur c'tte boule charogneuse nous ferons notre devoir. Nous continuerons à faire briller le chelu de l'intelligence pour éclairer les pauvres cavets qui piautrent dans la pétauge et nous chapoterons la carcasse de toute la varmine que suce notre sanque et veut nous délavrer.

* *

La dessus, Gnaffron qui se fait rire large comme une paillasse, rien que de penser qu'y va trinquer avec nous à la santé de la République et qui pourra de temps en temps frotter avec son tire-pieds l'échine des poisseux, des cafards des badingoins et autres fripouillards qui viennent enmieller notre existence, se met à nous débobiner, ça que vient de l'y arriver.

V'la-t-y pas, qui nous dit, que l'autre jour je rencontre l'ancien sonneur de St-Georges que se bambannait dans la rue des Prêtres, je le reluque, j'y fais des œils en coulisses, j'y passe la main sur le dos et puis finalement je l'y paye un canon z'au café du *Soleil*, et de canon z'en canon nous ons liché si tellement de chopines que je l'ai lâché ronflant sous la table plus fort que le serpent de la paroisse. J'avais mon idée et la preuve: Tiens reluque-moi c'tte loquetière, c'est la clef de la nouvelle cambuse que je viens de louer à l'œil.

C'est la clef du clocher!... Au moins là nous serons en bon air et les pillandrins ne pourront pas marcher sur les pieds qui sont dans nos grollons.

Bravo! que je rebrique; grimpons tous en chœur en prendre possession sorennalement; de là-haut, nous pourrons vitrer tout ce qui se passe dans les rues de Lyon; car, soyez surs, les gones, que nous sons tous de mamis que n'ont pas de miel aux œils, et s'il le faut nous dégringolerons nos escayers de temps en temps pour reluquer de plus près et cogner plus dur.

Allons! chacun à sa cloche! gare de dessous!

Et en avant le CARILLON!

Jean GUIGNOL,
Canut de père en fils et journaliscut
le dimanche.

UN SONNET INÉDIT.

Nous avons la bonne fortune, pour nos débuts, d'offrir à nos lecteurs un sonnet inédit de Paul Avenel, le poète populaire que tous les républicains connaissent et estiment.

La Rédaction du *Carillon de Saint-Georges* remercie sincèrement l'homme de cœur et de talent, qui sait si bien aimer et encourager les jeunes, de la marque précieuse de sympathie qu'il a bien voulu lui donner.

BLANCHETTE.

SOUVENIR DU QUARTIER LATIN.

*Blanchette aimait le bal, la bière et le cigare
Comme on aime au printemps, le soleil et les fleurs;
Elle était dans ses goûts inconstante, bizarre,
Et souvent, en un soir, fatiguait vingt danseurs.*

*Un jour, elle s'éprit follement d'un Bulgare
Qui suivait à Paris les cours de nos docteurs:
Le jeune musulman, imprudent comme le car,
Lui fit fondre son âme aux feux de ses faveurs.*

*Nos aiglons dans le ciel avoient placé leur aire,
Et planant dans la nue ils oublièrent la terre:
Au cœur était l'amour, aux lèvres la chanson!*

*Ils s'aimaient, comme on aime une fois dans la vie....
Tout à coup l'étranger la quitta pour Sylvoie:
Blanchette est morte hier en prononçant son nom.*

Paul AVENEL.

REVUE DE LA SEMAINE.

Samedi. — On signale une comète à l'horizon, les gens superstitieux vont dire que c'est un présage de guerre! ou bien l'annonce de la fin du monde. Gnaffron prétend, au contraire que l'apparition de ce noctambule chevelu signifie: bonne récolte et bon vin.

Ce dont il se poulrèche d'avance les babines.

Nous allions oublier de noter au passage le brillant concert donné hier par la *Fanfare lyonnaise*, — retour de Turin — car nous espérons cette fois qu'elle en est revenue et bien revenue!

Dimanche. — De grand matin plusieurs brigades de l'afficheur Malignon annoncent *urbi et orbi* la naissance du *Carillon de Saint-Georges*.

Le ciel qui était sombre, — et (plu vieux)... que la veille, — s'éclaircit à cette vue et le soleil daigne faire risette à notre première apparition sur les murs de Lyon.

La *Société des courses* ne sait à qui elle est redevable de ce phénomène, car c'en est un, les *book-makers* se frottent les mains et de nombreux curieux se rendent au Grand-Camp.

Les courses améliorent, *dit-on*, la race chevaline, nous ne nous en étions point aperçus jusqu'ici, les bêtes de *sang* qui traînent nos sapins préhistoriques ou autres véhicules à portée de la bourse du prolétaire n'en marchent pas plus vite et leurs conducteurs n'en sont pas plus polis.... au contraire.

— Voir plutôt les tramways. —

Lundi. — Deuxième affichage du *Carillon*, par conséquent, continuation du beau temps. Si nous signalons ce fait c'est pour empêcher quelques membres de la société des courses d'aller faire brûler une chandelle en l'honneur de la *pièce montée* de Fourvières.

Qu'ils achètent un exemplaire du *Carillon*, cela leur coûtera moins cher et il rendront à César ce qui lui appartient.

Une rectification: Les *courses améliorent la race chevaline!* une malheureuse dame qui se trouvait hier sur le turf portera toute sa vie, sur son visage, les marques non équivoques de cette *amélioration*.

Cette preuve *touchante* lui a été administrée par un cheval qui voulait courir à tout prix et que son cavalier — il n'était pas amélioré sans doute — n'a pas su contenir.

La démonstration a continué aujourd'hui. Un *jokey* a été mis en capilotade, le cheval a eu la jambe cassée. Au saut de la rivière un *jokey* a été également blessé assez grièvement à la tête, deux de ses collègues ont été légèrement contusionnés.

Plusieurs cas d'insolation se sont produits, ce qui n'empêchera pas les badauds de courir l'année prochaine... les mêmes dangers.

Décidément il y a *amélioration* de la race chevaline comme aussi de la bête humaine.

Mardi. — Le 36^e et le 92^e de ligne rentrent de Tunisie sans tambours — ils sont supprimés — ni trompettes — il n'y en a pas dans l'infanterie, quoi qu'en dise le *Petit Lyonnais*, ce qui n'empêche pas nos concitoyens de fêter individuellement tous les braves troupiers qu'ils rencontrent, en attendant le plaisir de faire, le 14 juillet, aux drapeaux de ces deux régiments, une ovation bien méritée.

On enterre en grande pompe le lieutenant Payet, du 22^e de ligne, tué un des premiers en Tunisie et dont la famille, qui en a les moyens, a fait ramener la dépouille à Lyon.

Jusque là rien de plus naturel, et nous ne saurions trop applaudir au sentiment qui a guidé la famille de ce jeune officier.

Mais les amis maladroits! le *Novelliste* est de ceux là — nous ont gâté la bonne impression que cette cérémonie aurait pu produire.

Ce journal fait un récit des plus extraordinaires sur la découverte du corps du lieutenant Payet, lisez plutôt:

Le docteur Durand, qui avait pris toutes les mesures possibles d'hygiène et de désinfection, a remarqué un véritable phénomène: pas la moindre odeur, pas la moindre décomposition!

Presque un miracle, quoi!

Les membres étaient souples et la blessure du front était cicatrisée...

La blessure cicatrisée! Ça, c'est un vrai miracle et la science, vous le savez, ne les admet pas. Après cela, l'explication en est peut-être facile, voir à la fin de l'article:

« Élève du pensionnat des minimes et des Pères Maristes de la Seyne, etc. »

Le *Novelliste* nous en dira tant!... Ah! les amis maladroits!

Mercredi. — Beaucoup de pauvres diables sont tombés en Tunisie fauchés par les balles des Khroumirs et jusqu'à présent il n'est pas démontré qu'ils avaient été respectés ni par les chacals, ni par la nature qui a dû faire son œuvre de décomposition sans qu'aucun *tatisman* ait pu l'en empêcher.

L'architecte des Célestins, né malin, fait organiser, avec le concours de la *Société des Téléphones*, toute une série de tuyaux d'orgue au sommet de la coupole de ce théâtre.

Ces tuyaux serviront à donner à la salle l'air désirable, au public du dehors celui que l'on chantera pendant le spectacle et, aux égouts, celui qui peut leur manquer.

Il est question de décorer le ferblantier pour le 14 juillet.

Judi. — On arrête à 3 heures du matin sur la place des Jacobins — actuellement Fournier et Cie — un ouvrier mineur de St-Etienne qui voulait absolument pénétrer dans la boîte à annonces, la prenant pour le *puits Jabin*.

On a eu mille peines à détromper ce pauvre mineur et à lui faire comprendre que c'était dans un but d'intérêt majeur que la place des Jacobins était ornée (?) de cet entrepôt d'immondices publiques dont le maintien mériterait d'appeler l'attention du conseil d'hygiène.

A l'occasion du 14 juillet les habitants du quartier se cotisent pour acheter un hectolitre de phénol qui sera versé autour de la fontaine — en expectative.

Ils pourront respirer librement ce jour-là,

Vendredi. — Le photographe Bernoud, dont les journaux n'ont pas parlé depuis quelque temps, se décide à couper... les ailes de son chapeau.

On ne parle que de cela des Terreaux à Bellecour. Nous sommes obligé d'écourter notre *revue de la semaine*, la composition nous attend. Gare aux coquilles!

C'est demain le grand jour, le *Carillon* va le voir, des marchands de journaux prennent des mesures pour ne pas être pris d'assaut.

Samedi. — Mise en vente du *Carillon*, on se l'arrache de tous côtés. Le caissier jubile...

On prépare les mats qui seront plantés sur la place Bellecour pour la fête Nationale.

Avis au Novelliste,

CLAUQUE-POSSE.

A M. le général Carteret-Trécourt

Deux régiments qui tiennent garnison à Lyon depuis dix ans et qui sont devenus, pour ainsi dire, les enfants d'adoption de la Cité, le 38^e et le 92^e de ligne viennent de rentrer de Tunisie *mutuellement* et sans que personne de leurs nombreux amis n'ait pu leur faire la réception qu'ils méritaient si bien.

Si quelqu'un de votre entourage vous a suggéré l'idée d'éviter à nos soldats une rentrée triomphale dans la crainte d'une manifestation dans le genre de celle Marseille, ce quelqu'un a trompé votre bonne foi.

Les Italiens de Lyon n'auraient pas osé se conduire d'une façon aussi ignoble que leurs concitoyens de Marseille,

Et notre population si calme, si patriote aurait pu, une fois de plus, manifester son attachement à l'armée de la France, de la République.

On a calomnié près de vous la population lyonnaise.

Elle prendra sa revanche le 14 Juillet au moment de la revue. Les acclamations qui accueilleront ces braves régiments, les bouquets qui seront donnés à leurs drapeaux dissiperont, s'ils existaient encore, vos derniers doutes sur les sentiments profondément français des habitants de Lyon.

Le département du Rhône n'a jamais marchandé ni son sang, ni son or à la Patrie.

Bien qu'habitant depuis peu de temps notre ville, vous n'avez pas été sans remarquer, Général, des jeunes gens revêtus d'un uniforme militaire, se rendant tous les dimanches, de grand matin, après les fatigues de la semaine, aux exercices, aux marches militaires, aux concours de tir.

Ceux-là sont des enfants de Lyon, groupés en sociétés organisées en vue de préparer des défenseurs à la Patrie; ils reçoivent une instruction militaire théorique et pratique donnée par des anciens officiers, citoyens dévoués qui comprennent que c'est faire de la besogne utile que de former de futurs sous-officiers pour notre armée nationale.

Nous ne pouvons qu'exprimer notre étonnement de ne pas voir déjà ces sociétés reconnues comme *sociétés d'utilité publique*, surtout au moment où la réduction du service militaire va rendre le recrutement des cadres très difficile.

Les élus de la ville de Lyon ont compris depuis longtemps l'utilité des sociétés des *Touristes lyonnais*, des *Volontaires* du Rhône. Des subventions leur ont été accordées et, l'année dernière en même temps que l'armée, elles recevaient des mains de nos élus un drapeau aux couleurs nationales.

Le général Zentz, qui commande à Nantes, passera cette année en revue le 14 Juillet, les élèves du Lycée de cette ville, en armes.

Ne pensez-vous pas qu'elles mériteraient, elles aussi, un pareil honneur, ces jeunes sociétés fondées au lendemain de nos désastres et qui ont pour devise, l'une: *Travail et discipline*, l'autre: *Tout pour la France!* et que ce ne serait pas la juste récompense de leurs courageux efforts?....

Telle est l'idée que se permet de vous présenter, avec ses salutations respectueuses,

La Rédaction.

NOS JOURNAUX.

Au moment de la création du *Carillon* nous avons écrit à nos confrères: le *Courrier de Lyon*, le *Progrès*, le *Lyon républicain*, le *Républicain du Rhône*, le *Petit lyonnais* et la *Renaissance*, pour les informer de notre prochaine apparition.

Avec un empressement et une bonne grâce parfaite, tous ces journaux ont rempli largement à notre égard, les devoirs de bonne confraternité.

Nous tenons à leur témoigner publiquement toute notre reconnaissance et à leur dire que nous attachons un grand prix à leurs encouragements et à la sympathie qu'ils nous ont témoignée.

Quant au *Nouvelliste* nous avons voulu tenter une expérience à son sujet. Une lettre très polie l'informant de la naissance prochaine du *Carillon*, et signée de notre rédacteur en chef, a été déposée dans sa boîte par le secrétaire de la Rédaction.

Notre expérience a pleinement réussi et le *Nouvelliste* nous a donné le summum de cet esprit de libéralisme! dont il fait montre à chaque instant, en ne nous annonçant pas.

Le contraire nous eût étonné. Le *Nouvelliste* peut compter sur notre reconnaissance.

Bien que le fait soit déjà un peu ancien, nous allons cependant, en attendant mieux, donner à nos lecteurs un exemple de la bonne foi du *Nouvelliste*.

L'organe de la place Bellecour, côté Saône, avait envoyé à Cahors le plus bouillant de ses reporters, le jeune Angeli, si cher au *Bavard* et à sa clientèle.

Voici l'extrait d'une de ses dépêches: « A cette heure, le gouvernement de la République, ce n'est plus Paris, c'est Cahors, et la boutique d'un épicier est passée dès à présent au rang de monument historique. »

Mais oui, ineffable *Nouvelliste*, et ce n'est pas la boutique de votre charcutier Chesnelong, qui aura, de longtemps, cet honneur.

Ceci pour vous donner une idée de l'esprit du Monsieur en question; voici maintenant pour sa platitude.

Même numéro:

« Monsieur Gambetta a changé son itinéraire... il s'arrêtera probablement à Périgueux. J'ai sollicité (!) et obtenu (!!) l'autorisation de voyager « dans le train présidentiel (!!!). Je suivrai M. Gambetta à Périgueux d'où je télégraphierai. »

Est-ce assez réussi comme aplatissement.

Hippocrate eût tout refusé... même l'offre d'un coupé-lit. Mais l'*incorruptible Nouvelliste*!... Il est vrai que des gens habitués à voyager dans les fourgons de l'étranger peuvent sans vergogne être casés dans le compartiment spécial du fourgon de tête d'un train présidentiel.

O comédiant!

A bientôt.

Parmi les feuilles de *bonne foi* dont nous aurons à nous occuper figurent en première ligne le *Salut public*, la *Décentralisation* et autres échos de Fourvières; malheureusement ces feuilles publiques ne nous tombent que rarement entre les mains et encore, ce jour-là, sommes-nous obligés de nous ganter pour les prendre.

Et pour ne pas entraîner le *Carillon* à des dépenses folles, notre caissier s'est entendu avec un épicier et un marchand de tabac qui nous passeront à prix réduits, les bouillons de ces vieilles gardes politiques.

Or donc voici ce que nous trouvons dans un cornet de tabac à fumer c'est du *Salut* de derrière les fagots, un premier Lyon sur les troubles de Marseille, trop long malheureusement pour notre format, mais dont voici un extrait:

« On savait que plus de 50.000 Italiens travaillaient à Marseille et que, sobres et laborieux, ils sont naturellement détestés par une certaine classe d'ouvriers provençaux toujours prête à se mettre en grève pour obtenir une diminution de travail et une augmentation de salaire. Les Italiens ne gênent pas les bons ouvriers français, mais ils empêchent les paresseux et les malintentionnés de faire composer les patrons en désertant les chantiers. »

Donc les Français qui ne sont que des fainéants et des ivrognes ont eu tous les torts et le *Salut* a tous les droits à la reconnaissance de la pieuvre Italienne.

Le lecteur qui connaît bien l'esprit anti-patriotique du *Salut public*, qui sait qu'après son dada Bismarck ou son bucéphale Péril Soical, la rédaction ne sait quelle monture enfourcher, comprendra assurément avec quelle allégresse ces braves gens ont pu empoigner l'affaire de Marseille.

Le cercle Italien attend sa réouverture pour prendre un abonnement à vie au *Salut*. Ainsi fait sera justice et nous ne pouvons que signaler une fois de plus, l'alliance étroite, anti-française qui unit tous les Prussiens de la race latine.

Gageons que le *Salut Public* prônera l'emprunt national (?) que les friteurs et autres vitriers vont tenter d'émettre, sur le marché français!

Dieu de Dieu! que les correspondants du *Salut* sont donc spirituels.

Oyez plutôt ce que dit le correspondant Marseillais:

« Les ménagères marseillaises ont biendu chagrin. Plus moyen de faire étamer la moindre casserole; on ne voit ni n'entend plus le cri: *Estama casserola!* Les braves gens qui faisaient ce métier sont pourtant tous Auvergnats; mais ils ont peur d'être pris pour des Piémontais. »

Avez-vous compris?...

Ni moi non plus.

COGNE-MOU.

TRIBUNE DU TRAVAIL

LES EMPLOYÉS DE COMMERCE.

Il y a douze ans, nos maisons de Banque et de commerce regorgeaient d'employés allemands. Nous n'avions que des Allemands pour expéditeurs, calculateurs, arbitragistes, comptables, teneurs de livres, commis aux écritures: on aurait dit que les Allemands avaient le monopole de l'intelligence, du travail, du dévouement aux intérêts de leurs patrons, et que les Français n'étaient pas même dignes de dénouer les cordons de leurs souliers.

Les Allemands formaient alors une armée secrète qui occupait toutes nos positions et qui préparait, avec un zèle dont nous nous souvenons, les prochaines étapes de l'invasion — dont ils étaient les éclaireurs lancés en avant garde. Ils possédaient, par nos bureaux et nos ateliers dont ils étaient les maîtres préférés, ils possédaient nos secrets, nos routes, nos ressources ou plutôt nos faiblesses: souples et lâches comme des espions, ils se préparaient à nous livrer, par toutes voies, par tous moyens, aux douleurs et aux opprobres de la défaite.

Ont-ils assez réussi? Ils servaient de guides aux cohortes affamées de Posen, de la Poméranie et de la Silésie; ils volaient nos peuples, car ils savaient comment nous étions meublés: ne les invitons-nous pas, eux, les serviteurs modèles, à nos fêtes de famille, à nos excursions sous bois, à nos plaisirs, à nos chasses, comme aux intimités de notre coffre-fort? Nous avons bien payé notre confiance; mais nous ne l'aurions pas payée trop cher, si l'expérience nous eût profité!...

Hélas! tout s'oublie... Il y a douze ans: c'est bien loin. Les Allemands nous ont battus; mais ce sont de bons enfants, ils ne nous en gardent pas rancune, ils reviennent à notre logis, ils sollicitent leurs anciennes places... et nous les leur rendons. Que pouvons-nous refuser aux fils de la blonde Germanie, nous les vieux Gaulois, nous les vains de Clovis le Franc et de Guillaume le Prussien?

Avant la guerre, ils étaient dix mille à Lyon, et peut-être douze mille; car ils ne se cachaient pas encore derrière les écussons de la Suisse allemande ou les aigles de l'Autriche. Aujourd'hui, c'est autre chose: ils savent que nous aimons l'Autriche constitutionnelle et la Suisse républicaine; ils disent — et leurs passeports le répètent — qu'ils relèvent de la couronne des Hapsbourg ou des vieux cantons de la Liberté. C'est pourquoi nous n'avons plus, à Lyon, en ce moment, que trois à quatre mille Allemands pur sang, des Allemands d'outre-Rhin, du Mein et de la Sprée, de l'Elbe et de l'Oder. Trois mille — bien portants, bien valides, jeunes, actifs, faisant au rabais des offres de service, quémandant à tous prix une occupation quelconque: c'est plus qu'il n'en faut pour peupler nos institutions financières et les bureaux de nos fabricants, de nos négociants; mais qu'importe? qu'importe, pourvu que les Français ne trouvent pas de place et en soient réduits à maudire les industries nationales?

Demandons l'aumône — ou travaillons pour rien, afin que les salaires aillent à nos bons amis les Allemands. Et comme fiche de consolation, relisons la note, toujours jeune, toujours vraie, quoique vieille de six mois, publiée par le *Nouvelliste de Lyon* en un jour de patriotisme. Relisons-la et concluons ensuite.

« On s'est beaucoup étonné depuis quelque temps du grand nombre d'Allemands, sujets prussiens, qui se trouvent en France et notamment à Paris et à Lyon, et qui travaillent à prix réduit, comme dans les dernières années qui ont précédé l'invasion. »

« Un petit journal allemand qui arrive rarement en France, donne les explications suivantes: »

« Chaque sujet prussien qui vient à Paris ou à Lyon pour y travailler, fait connaître à Berlin la maison de commerce ou industrielle qui l'occupe, et le prix de la journée qui lui est payée, ou enfin, ce qu'il peut gagner par le travail auquel il est occupé. »

« Après ces indications reçues à Berlin, le gouvernement allemand fait payer à chaque sujet prussien un complément de subsides qui lui permet de travailler à un cours beaucoup plus bas que nos nationaux. »

Et c'est dans de telles circonstances, au moment où nous sommes, comme à la veille des plus mauvais jours, dévorés par une invasion de parasites étrangers toujours grandissante, qu'une revêtu diplomatiquement d'allures pacifiques, que nous irions bouleverser toute l'économie de nos lois militaires, priver le pays des réserves intellectuelles dont il a besoin, enlever au commerce et à l'industrie les jeunes gens de capacité spéciale sans lesquels la prospérité de la France va s'effondrer!

Allons donc! tout le monde, aujourd'hui, peut arriver aux degrés les plus élevés de l'instruction: l'instruction seule et la vertu différencient les hommes sous le règne d'une véritable démocratie. Place donc aux Français dont les aptitudes éprouvées peuvent seules assurer le développement de nos richesses et la garantie de notre existence.

Est-ce que d'habiles commerçants et de savants industriels sont moins utiles à un pays que des avocats et des médecins? On exige de ceux-ci des

diplômes; et on n'exigerait rien de ceux-là? Un fabricant, un négociant, un agronome, un banquier, rend bien autant de services à la masse sociale que le premier diplômé venu. Pourquoi n'aurait-il pas les mêmes prerogatives et les mêmes avantages? Il ne s'agit pas de privilèges ni de faveur; mais d'une égalité de droit, constatée par des concours, par des luttes sérieuses, sous l'œil et la direction de l'Etat en qui se personnifie la nation.

Nous reviendrons sur ce point là, car il faut que la jeunesse française l'emporte sur sa rivale d'Allemagne, et que les patrons français n'hésitent pas à payer leurs compatriotes plus largement que des étrangers. Silence pour aujourd'hui, sur les patrons qui ne sont point français!

Prendre en main la cause des employés de commerce, des employés français, les soutenir, les défendre, leur ouvrir une tribune de travail, inscrire les offres et les demandes, garantir à tous la plus entière discrétion et agir en leur faveur avec un dévouement sans bornes: voilà par où nous commencerons. S'ils nous aident, nous leur avons laissé entrevoir ce que nous voulons: avec eux et pour eux, nous ferons tout pour la France et par la France!

NON-NEMO.

A TRAVERS NOS THEATRES.

Sous ce titre nous publierons chaque semaine, une revue des spectacles et concerts divers pour lesquels nous aurons reçu le service d'usage.

En ce moment la critique théâtrale chôme forcément, le Grand-Théâtre est fermé, les Célestins attendent les pompiers et nos lecteurs ne nous pardonneraient pas, si nous leur parlions de la pantomime militaire du cirque Rancy qui ressemble, du reste, à toutes les mystifications équestres que nous avons vues jusqu'à ce jour.

De Bellecour, nous ne dirons pas grand chose: un spectacle d'été avec une troupe *idem*, une reprise des *Boussigneuls* tant de fois joués aux Variétés, mais dont le succès, *parait-il*, n'est pas encore épuisé. Donc bonne chance aux artistes et surtout honneur au courage des spectateurs qui vont les voir. Il fait si chaud!

Et voilà le bilan des spectacles de la semaine. A moins cependant que vous ne teniez à ce que votre serviteur aille s'abrutir dans les cafés-concerts pour vous narrer ensuite les inepties qu'on y chante?

Non! n'est-ce pas?

Merci donc et au revoir.

NICK-OLD.

Le *Nouvelliste* faisant de la réclame au *Petit lyonnais*:

Paris, 30 juin, 9 h. soir.

« J'apprends qu'une Société financière de Paris vient d'acheter le *Républicain du Rhône*. »

« Sous peu, cette feuille redeviendra, comme dans le principe, un journal du matin et concourra avec le *Courrier de Lyon* à soutenir la politique de la gauche modérée. M. Barthens en sera le rédacteur en chef. »

« On ajoute même que le *Progrès* disparaît pour se fondre avec le *Républicain du Rhône*. Toutes ces transformations auraient pour but de faire une concurrence plus active au *Petit Lyonnais*. »

Qui trompe-t-on ici ?

Balivernes

Au dessert. On commence à raconter des histoires, devant la demoiselle de la maison qui est fort ingénue.

— Je vous conterais bien une anecdote qui est des plus piquantes, dit un des convives. Mais, ajoute-t-il, en désignant la jeune personne du regard, la présence de mademoiselle...

— Allez, allez, dit celle-ci: je fermerai... les yeux!

(Figaro.)

Dans une étude de notaire, le principal clerc interpelle un client, paisiblement assis auprès du poêle.

— C'est bien vous qui êtes mandataire?

— Non, monsieur, je suis bandagiste.

(Voltaire.)

Le Docteur X., bien connu dans notre ville, accompagne un de ses clients à sa dernière demeure. Le convoi gravit péniblement la montée du Chemin-neuf.

— Tiens! s'écrie un gène qui reconnaît le praticien, en voilà un qui va rendre sa pièce!...

**

Cueilli sur l'album d'un de nos amis :
« Les Français admirent trop volontiers les étrangers. Nous ressemblons à des gens qui ont un excellent appétit quand ils dînent en ville et qui ne trouvent rien de bon à la maison. »

(Evénement.)

**

Un brave canot de la place des Minimes aperçoit son fils, un gaillard de dix ans, qui se précipite par le Gourguillon.

Par ces chaleurs caniculaires, la Saône fait des risettes aux gènes du quartier.

— Où donc que te vas si vite? dis.
— J'vas me baigner, p'pa.
— Veux tu ben rentrer, matin! si t'allais te noyer.
Viens ici, que t'iras te baigner quand te sauras nager...

BIBL.

Vient de paraître le n° 4 du *Lyon Scientifique et Industriel*, 3^e année, directeur: Albert METZGER.

Voici le sommaire de cette intéressante revue: l'Algérie en 1881, A. LÉGER.
— L'hygiène des adolescents, D'FERRAN.
— De la distribution des eaux à Lyon, J. RACLET. — Les nouvelles verrières de St-Bonaventure, J. DUSUZEAU.

AVIS IMPORTANT

C'est un fait acquis: les guérisons réelles et sans nombre obtenues tous les jours par le SIROP DE BOCHET DU SERPENT, 32, rue Lanterne, Lyon (*exiger toujours la marque du Serpent*), ont placé ce remède au premier rang des traitements dépuratifs. Vous tous qui avez déjà dépensé tant d'argent en remèdes inutiles, essayez-donc une seule fois le sirop de Bochet et vous jugerez de ses propriétés étonnantes: Ce sirop est, en effet, un remède sérieux qui jouit d'une puissance vraiment remarquable dans toutes les maladies provenant d'une altération quelconque du sang. C'est ainsi qu'il guérit en peu de temps les maladies de la peau: dartres, eczéma, rougeurs du visage, boutons, déman-

geaisons, feux, purpura; les maladies localisées, dépôts d'humeurs, de lait, de gâle, goitres, grosseurs diverses, tumeurs, abcès, coups de sang, la teigne, les maux d'yeux, d'oreilles, de nez, etc. Il dissipe également les migraines, névralgies, lourdeurs de tête, étourdissements, manque d'appétit, constipation, mauvaise haleine. Son emploi est indiqué dans les douleurs rhumatismales, sciatiques, goutteuses et il est aussi le remède souverain de l'âge critique. — A SAINT-ÉTIENNE, pharmacie Jacob, Chaulin; MONTBRISON, Dupuy; ROANNE, Gerbay; GRENOBLE, Boyet; VALLENCE, Couturier; VILLEFRANCHE, Moncel; et partout. — 2 fr. 50; 5 fr.; 9 fr.

Le gérant: J. MICHAUD.

Imp. L. BOURGON, rue St-Paul, 36-38.

PHARMACIE MODERNE DE LYON

5, Rue Sainte-Catherine. — CASIMIR FILS, Pharmacien. — Rue Sainte-Catherine, 5.

VIN DE QUINQUINA

à 2 fr., 3 fr., 4 fr. et 4 fr. 50 le litre

On sait que cette importante Maison a créé la préparation en grand et la vente au verre des Vins de Quinquina. Des appareils nouveaux, une vente considérable et ses immenses approvisionnements en Quinquina jaune et en Vins fins, lui permettent de vendre ses vins de Quinquina aux prix indiqués plus haut et de défier ainsi toute rivalité.

CONTRE LES RHUMES ET LES IRRITATIONS DE POITRINE

SIROP PECTORAL AU MIEL

de la PHARMACIE MODERNE DE LYON 2 francs LE FLACON

CONTRE TOUTES LES ACRETÉS DU SANG ET DES HUMEURS

VIN DÉPURATIF à la Salsepareille rouge et à l'Iodure de Potassium

EAU GAZEUSE 1 fr. la dose pour 20 litres.

JULIEN TAILLEUR

La MAISON JULIEN vient de renouveler complètement ses rayons de DRAPERIES D'ÉTÉ. Nous engageons nos lecteurs à profiter du grand choix de Nouveautés qu'elle offre en ce moment.

63, RUE DE L'HOTEL-DE-VILLE, 63.

AUX

DEUX PASSAGES

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

Rue et place de la République

LYON

AVIS Le complément des affaires remarquables que nous avons traitées tout dernièrement sur les diverses places de fabrique, nous est rentré; il est mis en vente depuis le 20 juillet 1881.

NOTA. Nos comptoirs d'articles confectionnés pour damés, jeunes filles, fillettes et petits garçons offrent en permanence des assortiments considérables. Nous possédons, en ce moment, les toilettes les plus nouvelles pour courses et villes d'eaux. Choix immense d'espadrilles, bonnets et costumes en escot pure laine, noir et marine, garnis lacets rouge ou blanc, pour bains de mer.

POUR l'affichage et la distribution de tous imprimés s'adresser à **MALIGNON**, 81, rue de la République.

THOMAS Gravure artistique sur bois recommandée à l'industrie. 35, rue Franklin, LYON.

Machines à coudre
Spécialité de fournitures et réparations

J. FONTAINE

PRIX FIXE ET INVARIABLE

SYSTEMES.	* Au comptant.	Moitié comptant et 3 fr. par semaine.	20 fr. comptant et 2 fr. par semaine.
Barrigand n° 2.	130 F.	140 F.	150 F.
Peugeot n° 2.	130 »	140 »	150 »
Hurtu, plate, n° 2.	180 »	190 »	200 »
Polytype, gr. mod., bras 38 c.	150 »	160 »	170 »
Wertheim n° 2.	110 »	120 »	130 »
Elias Howe n° 2.	130 »	140 »	150 »
Wilcox et Gibbs.	140 »	150 »	160 »

LYON. — 8, rue Centrale, 8. — LYON. St-Etienne. — 3, Grande-Rue-Saint-Jacques. Vienne. — 2, rue Clémentine, 2. — Vienne. Roanne. — 4, rue Nationale, à l'Econom.

Grande Pharmacie du Progrès
LYON. 16, rue Lanterne, 16, LYON.
Sels pour eaux gazeuses, 0,60 cent. pour 20 litres. Poudre insecticide foudroyante 0,20 et 0,40 cent. le paquet. Vins de quinquina supérieur depuis 2 fr. le litre. Remise du 10 au 25 p. cent sur tous les produits.



Plus DE Cheveux GRIS NI Blancs.

TEINTURES

Pour Cheveux et Barbes, et

Nouveau Régénérateur des Cheveux et de leur nuance

GALLIN-MARTEL Chimiste

Rue Quatre-Chapeaux, 16 LYON

et chez tous les coiffeurs et parfumeurs.

Machines à coudre

des principales fabriques françaises et étrangères

PERTON ET C^o

MAISON DE CONFIANCE ET DE BON MARCHÉ

3 FR. Machines depuis 80 fr., garanties dix années, par semaines. — Remise au comptant 10 pour cent. 19, rue de l'Hôtel-de-Ville, 19.

GUÉRISON

complète en peu de temps des névralgies, migraines, maux de dents, maux d'yeux, maux d'oreilles, surdité, par l'emploi du traitement du Docteur russe

LEWENTHAL

La réputation d'efficacité de ce traitement n'est plus à faire; depuis 40 ans qu'il est ordonné et employé, il a été reconnu le seul réellement infailible.

DÉPÔT PRINCIPAL:

Pharmacie BOUQUET 10, rue Quatre-Chapeaux, et dans toutes les pharmacies.

Envoi contre timbre-poste (franco).

PHOTOGRAPHIE

Genre camée, imitation émail

Alph. BERNOUD

on opère MÉDAILLÉ et par tous BREVETÉ (s. g. d. g.) les temps. 2, Rue des Archers

— LYON

Portraits après Décès. Maisons à Naples, Florence et Livourne.

EAU MINÉRALE NATURELLE DE

SERVILLE

(HAUTE-LOIRE)

Très-gazeuse, Bicarbonatée, Sodique et Ferrugineuse

Contenant 295 de principes minéralisateurs

15 c. la Bouteille octroi et verre en plus Exiger sur chaque étiquette l'adresse du dépositaire:

Ph^{ie} BOISSONNET

16, cours de Brosses, 16

MAYER FILS

PÉDICURE

18, Rue Mulet, 18.

angle de la rue de la République

LYON

Cabinet de midi à 6 heures.